

On est toujours satisfait de recevoir les compliments d'une jolie femme.

—Et de lui en adresser sans sa permission, ajouta Florentine en se levant du tabouret.

Elle monta sur la scène et leur fit la révérence.

—Je vous quitte, messieurs, pour aller repasser dans ma loge une chanson nouvelle que je dois créer ce soir.

Jean, furieux de son départ si précipité, attrapa vertement le beau Marcat.

—Tu ne vois donc pas, lui dit-il, que tu la fais suer avec tes airs langoureux et tes flatteries. Florentine n'a nul besoin de ton avis pour savoir qu'elle est jolie.

—Tu n'y entends rien, Carillon !

—Tais-toi donc ! tu n'as jamais eu que des succès de trottoir.

Et il planta là l'imbécile.

Ce soir-là, Florentine remporta un succès complet avec une nouvelle chanson patriotique intitulée : le "Ressuscité de Reichshoffen".

Une création chez le père Picoigne ! Cela ne s'était jamais vu. L'auteur, poète et chansonnier connu, était entré, quelques jours auparavant, par fantaisie, au beuglant de la Villette, il avait entendu Florentine et trouvé étrange qu'un si beau tempérament d'artiste restât ignoré. Rentré chez lui, il composa le "Ressuscité de Reichshoffen" pour cette diva fourvoyée et la lui dédia avec ce mot flatteur :

"Mademoiselle,

"Ma bonne fortune m'a conduit hier soir dans la salle où votre mauvais sort vous retient, contrairement à toutes les règles de l'équité. Personne ne vous égalera en l'art de rappeler au peuple que la patrie mutilée attend ses vengeurs. Je vous dirais bien que votre génie est rehaussé par une beauté souveraine ; mais vous ne prendriez pour un vulgaire amoureux et je suis, avant tout, un poète épris de sa muse.

"Permettez-moi de vous dédier les strophes que vous m'avez inspirées. J'en ai composé les paroles et la musique."

Florentine, flattée par les hommages d'un connaisseur, avait étudié à fond ces strophes inspirées, et s'était attachée à en rendre toutes les nuances. Elle y déploya l'entrain et la vérité d'expression qui électrisent les foules. Les spectateurs en oublièrent de fumer et de boire.

Florentine dut redire jusqu'à trois fois la dernière strophe. Le père Picoigne fut seul à ne pas l'applaudir. Cet industriel pensait avec juste raison qu'après un tel succès, son étoile de rencontre ne tarderait pas à le lâcher.

Il se reprochait amèrement d'avoir autorisé la création du "Ressuscité de Reichshoffen".

L'auteur, transporté d'enthousiasme, se présenta à lui.

—Mon petit père, lui dit-il, je vais vous faire une réclame dans tous les journaux. Bientôt vous verrez les équipages stationner devant votre établissement. Tout Paris voudra entendre Florentine.

—Ne faites pas cela, s'écria le débitant.

—Pourquoi donc ?

—Parce que... Au fait, je ne vous demande rien et je ne comprends pas qu'on s'occupe du monde sans sa permission.

Le chansonnier devina les craintes du bonhomme. Il le quitta pour dégringoler l'escalier qui descendait au vestiaire. Picoigne le rattrapa par les basques de sa redingote.

—Où allez-vous comme ça ?

—Féliciter Florentine.

—Il est interdit au public de descendre au foyer des artistes.

Le père Picoigne appela ses garçons à l'aide et expulsa l'auteur du "Ressuscité de Reichshoffen".

XXVI

Un Drame dans un Beuglant

Le lendemain, Picoigne était éreinté par le poète en première page d'une gazette artistique très répandue. En revanche, Florentine s'y trouvait portée aux nues.

Comme l'avait dit le signataire de l'article, le beuglant du père Picoigne ne tarda pas à compter les nombreux amateurs attirés par la réputation naissante de Florentine.

La mine élégante de ces nouveaux venus contrastait singulièrement avec celle des habitués du quartier.

Les premiers ne venaient que pour Florentine et ne lui ménageaient pas les applaudissements. En revanche, ils faisaient pleuvoir les quolibets sur le pauvre Marcat, qui ne dérangeait plus.

Carillon lui-même n'échappait pas aux sarcasmes des gommeux.

Un soir, l'un de ces cruels déçus lui lança au visage une mandarine en criant :

—A tous les coups l'on gagne !

Jean oublia qu'il devait, pour son père et pour les siens, éviter toute occasion de scandale. Il avait parfaitement vu son agresseur. D'un bond, il sauta sur lui et le corrigea, aux applaudissements frénétiques des habitués.

Une bataille générale s'ensuivit entre les deux partis.

Pour la faire cesser, le père Picoigne usa d'un bon moyen : il ferma le compteur à gaz.

La police, représentée par un gardien de la paix, voulut verbaliser ; mais personne n'ayant porté plainte, l'affaire se termina par une tournée monstre au comptoir du débit.

Jean Jordanet s'était éclipsé, par prudence.

Naturellement, le père Picoigne, commerçant patenté, homme d'ordre, donna tous les torts à Carillon. Il ne comprenait pas qu'un chanteur comique, payé pour faire rire, prit les choses au tragique. Il régla le compte de Carillon et l'envoya chercher du travail ailleurs. Dans sa mauvaise humeur, il flanqua également son congé à Marcat.

—Un artiste, leur dit-il, devrait savoir se faire respecter. Parlez-moi de Florentine. Ça, c'est une artiste. Je m'y connais, moi, et j'avais toujours prévu son succès. A la bonne heure, celle-là ! Personne n'aurait l'idée de la prendre pour une tête de jeu de massacre et de lui flanquer une mandarine sur le nez.

Remplissant trois verres de vin :

—Sans rancune, mes bons amis ! Trinquons une dernière fois avant de nous séparer.

Marcat allongea déjà la main pour prendre son verre.

—Comment ! lui dit Jean, tu fraterniserais avec ce malotru qui ne comprend pas qu'un homme puisse avoir souci de sa dignité.

Jean prit la porte suivi du ténor, pendant que le père Picoigne, qui n'avait osé répliquer, remettait le contenu des trois verres en bouteille.

—Qu'allons-nous devenir ? dit Marcat à son compagnon d'infortune. Jamais je n'aurai le courage de retourner à mon troupeau. Le pain blanc de Paris m'a gâté.

—Ne te tourmente pas. Le pianiste du beuglant est un bon zigne qui nous dégoutera un engagement ailleurs.

—Encore, soupira le ténor, si tu savais jouer de la guitare !

—Pourquoi cette question ?

—Parce que nous chanterions dans les cours.

—Mendier ? Moi ! Ah ! par exemple !

Ils se séparèrent.

Jean se sentait le cœur serré par une tristesse indéfinissable. Pour la dissiper, il alla faire un tour au parc des Buttes-Chaumont. La vue des troupes d'enfants qui jouaient dans les allées lui rappela sa jeunesse si heureuse à Strasbourg.

—Pauvre père ! murmura-t-il. Ah ! si je tenais le gremlin qui a assassiné M. de Savenay ?

Ses poings se serrèrent, son visage prit une expression si féroce, qu'un mendiant qui lui tendait la main se sauva, croyant avoir affaire à un fou. La promenade ne lui apportait aucun soulagement. Ce qui le désolait, au fond, c'était l'idée qu'il ne reverrait plus Florentine.

L'heure du dîner était venue et le pauvre Carillon, ne se sentant aucun appétit, fit l'économie d'un repas. A l'arrivée des artistes, il se trouvait devant la porte du père Picoigne, guettant l'entrée de Florentine.

Un public nombreux défilait déjà au beuglant. Sur la grande affiche encadrée au-dessus de l'entrée, deux noms nouveaux étaient inscrits. Marcat et Carillon avaient été déjà remplacés.

Il ne manquera jamais de cabotins ; tel qui aurait pu devenir un bon ouvrier ou un employé suffisant, préfère le pain de la bohème et se grise d'applaudissements trop faciles à obtenir.

Le concert était commencé depuis une grande heure et Carillon attendait encore l'arrivée de celle vers qui tendaient toutes ses pensées.

La voix sonore du beau Marcat le tira de sa rêverie. L'ancien berger descendait de la galerie supérieure où il s'était glissé pour juger son remplaçant et pour revoir Florentine.

—Tu fais comme moi, mon vieux Carillon, tu l'attends sous l'orme. Elle ne viendra pas. C'est bien fait pour le père Picoigne ! Le public commence à se fâcher. Il réclame Florentine. Ton remplaçant chante comme une casserole et le mien ne monte pas jusqu'au "la".

—Pourquoi n'est-elle pas venue ? soupira Carillon.

—Si j'étais sorcier, je te le dirais ! Elle est peut-être malade.

Le tapage du sous-sol devenait si bruyant qu'on l'entendait de la rue.

—Ça chauffe ! fit Marcat.

Au même instant, ils virent le père Picoigne sortir comme un fou de sa boutique. Le public, à qui on venait d'annoncer que Floren-